

Le début de la littérature belge ? Relire «La Légende d'Ulenspiegel»

Si on me demandait de sélectionner deux livres qui ont contribué à façonner l'image de la Flandre et de la Belgique, je proposerais *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*¹ de Charles De Coster (1827-1879), roman publié il y a 150 ans, et *Le Chagrin des Belges*² de Hugo Claus (1929-2008), qui a paru en 1985. Il m'est impossible, en effet, de ne pas faire mention de la Belgique, le Mouvement flamand n'ayant vu le jour qu'au sein même de la Belgique, qui est née en 1830 après s'être séparée du Nord (les Pays-Bas actuels). Le jeune État ressentait la nécessité d'une légitimation. Pour s'en offrir une, mais aussi et surtout pour se démarquer de la France, il choisit de se pourvoir d'un passé glorieux qui fût le sien propre. Celui-ci était disponible, il n'y avait qu'à le cueillir et il était «flamand». Il s'agissait du passé de la riche Flandre, pars pro toto des Plats Pays. Initialement, toutefois, il se déclinait uniquement en français. Même le roman historique *De Leeuw van Vlaenderen - Le Lion de Flandre*, 1838)³ de Hendrik Conscience était écrit, en un néerlandais par ailleurs quelque peu approximatif, en vue d'accorder une place à la Flandre... à l'intérieur de la Belgique. C'est vers la fin du XIX^e siècle seulement que petit à petit on s'est rendu compte que la tentative visant à continuer à véhiculer l'image d'un passé flamand au sein d'un État de langue française complètement unilingue se solderait par un échec. La Belgique en tant que communauté créée de toutes pièces était un échec. Les traditions inventées ne suffisaient pas à susciter un sentiment de collectivité, à supposer qu'elles l'eussent jamais fait. Des forces centrifuges se sont alors mises en branle qui continuent à produire leurs effets de nos jours. L'image déterminante de la Flandre en

français s'est pourtant perpétuée pendant longtemps encore. Il y a une ligne directe qui relie le poète «flamand» écrivant en français Émile Verhaeren (1840-1916)⁴ au chanteur tout aussi «flamand» Jacques Brel (1929-1978)⁵, qui a su mettre en paroles les lieux communs pour la toute dernière fois, et ce de manière éblouissante.

En 1867 parut *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs* de Charles De Coster. Dans son livre consacré à Émile Verhaeren, Stefan Zweig a écrit que la *Légende* de De Coster «marque le début de la littérature belge, tout comme l'*Iliade* ouvre magnifiquement l'histoire des lettres grecques».

Dans *La Liberté* du 18 décembre 1868 on pouvait lire: «C'est une épopée en prose où le sang coule aussi largement que la bière. On dirait une kermesse qui tourne autour d'un bûcher.»

Depuis le décès de De Coster en 1879, le roman a été réédité plus de vingt fois en français et une centaine de fois en d'autres langues. Il a finalement acquis une plus grande célébrité en dehors de la Belgique et de la francophonie, notamment en Russie, où une traduction fut publiée en 1915. Les francophones ont par ailleurs été très nombreux à croire que l'œuvre avait été originellement écrite en «flamand» puis traduite en français par De Coster. Il est vrai que le livre n'a absolument rien à voir avec la France, mais tout avec... la Belgique.

Le XVI^e siècle en Flandre, dans les Pays-Bas méridionaux, constitue le décor. Ulenspiegel, fils de Claes et de Soetkin, naît à Damme, près de Bruges. Au même moment, dans l'Espagne lointaine, vient au monde Philippe II. Difficile d'imaginer contraste plus éclatant qu'entre l'Ulenspiegel ouvert, libre et effronté et l'enfant solitaire, sombre et cruel.

Les temps sont funestes. De Coster évoque un pays apocalyptique de terreur et d'angoisse, de lâcheté et de dénonciation, d'appât du gain et d'hypocrisie, un pays de torture et d'échafauds,



Jef Claerhout

*Groupe sculptural Thyl Ulenspiegel à
Damme (près de Bruges).*

© SABAM Belgique 2017.

de gibets et de bûchers. Claes finit sur un bûcher. Son fils réussit à sauver une poignée de ses cendres qu'il portera à son cou dans un sachet en guise d'amulette. «Les cendres de Claes battent sur ma poitrine» devient le mantra du récit, l'aiguillon qui incite Ulenspiegel à l'action. À la fin des années 1980, le ministre des Affaires étrangères de l'Union soviétique Edouard Chevardnadze a encore cité cette phrase lourde de sens. Le farceur Ulenspiegel devient un combattant pour la paix et un héraut de la justice, un vengeur patient qui n'oublie pas, un vagabond errant parmi des ruines, du sang et des larmes sans rien trouver. Il se range du côté de la rébellion contre l'Espagne et rejoint le camp des gueux.

Il est l'esprit, l'«Esprit de Flandre». Son compagnon Lamme Goedzak représente l'estomac et la générosité de la Flandre; s'il brille, c'est à cause de la graisse, mais cette graisse est honorable: «ma graisse de Flamand, nourrie honnêtement par labeurs, fatigues et batailles». Il incarne l'aspiration au bonheur quotidien et domestique. Nele, la bien-aimée d'Ulenspiegel, est le cœur de la Flandre. Ulenspiegel lui est et reste fidèle dans l'esprit, ce qui, par ailleurs, ne l'empêche pas de connaître d'autres femmes.

À la fin du livre, De Coster, par un grandiose tour de passe-passe, projette son héros dans l'éternité. Ulenspiegel ressuscite d'un profond sommeil que l'on a pris pour la mort. Il secoue le sable que l'on a jeté sur son corps: «Est-ce qu'on enterre, dit-il, Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Flandre? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non! Viens, Nele.

Et il partit avec elle en chantant sa dixième chanson, mais nul ne sait où il chanta la dernière.»

Peu de personnages, peu de livres probablement ont mené une vie propre comme l'a fait l'Ulenspiegel de De Coster. Bien sûr, celui-ci était un libéral anticlérical qui ne songeait pas à la Flandre actuelle mais qui entendait doter son pays, la Belgique, d'une icône de la liberté. Cette icône, toutefois, s'est très vite détachée de la Belgique. Ulenspiegel devint une icône du peuple flamand et du Mouvement flamand. En Union soviétique, on voyait en lui plutôt un guérillero, défenseur de l'idéologie.

Le bonasse Lamme Goedzak représentait le prototype du Flamand bon vivant. Aux yeux des nationalistes flamands, il passait plutôt pour l'incarnation de ce caractère «bonne pâte» qu'il convenait d'extirper si on voulait faire quelque chose de ce peuple. Somme toute, la gauche comme la droite, et même les flamingants catholiques, pouvaient se retrouver dans cette figure populaire.

La *Légende* s'est en fin de compte avérée une épopée nationale cabocharde d'un pays qui n'est pas une nation, construite autour d'un héros flamand emprunté à l'Allemagne et glorifié en français. Ulenspiegel est un espiègle, un jongleur et un charmeur qui tire toujours son épingle du jeu, et aussi un homme à femmes.

Mais la *Légende* est d'abord et avant tout une œuvre d'art langagière. Le monde est érigé dans et à travers la langue, n'existe que par la langue. Le roman de De Coster impressionne surtout en français: l'écrivain a su forger une langue personnelle qui n'est pas un simple pastiche du français du XVI^e siècle mais respire un souffle épique et envoûtant. Elle est truffée de mots flamands qui lui confèrent une tonalité appropriée. En traduction néerlandaise, ces mots flamands qui avaient précisément pour vocation de garantir la couleur locale dans le texte français perdent leur sens. Les répétitions incantatoires n'empêchent nullement le récit d'être très enlevé, une des qualités que demandait à la littérature Italo Calvino dans ses conférences de Harvard, qu'il n'a jamais prononcées. Serait-ce là la vérité déprimante qui doit me servir de conclusion? Que c'est dans leur langue originale uniquement que des livres comme celui de De Coster peuvent être compris pleinement? Admettons que les grands livres plongent leurs racines dans le local et le spécifique, mais qu'en même temps ils les transcendent toujours.

Charles De Coster montre comment l'artiste parvient à garder le cap au milieu du mensonge et de l'horreur, de l'hypocrisie et de la platitude ou, si vous voulez, entre «le roudouillard et le dévot», ces deux pôles que Hugo Claus trouve si typiques du caractère flamand. De Coster entonne le chant de la liberté des sens et de l'esprit affranchi de toute religiosité annihilante. Un livre à dévorer au plus vite!

Luc Devoldere
(Tr. W. Devos)

- 1 Voir *Septentrion*, XIII, n° 1, 1984, pp. 36-43.
- 2 La version originale en langue néerlandaise (*Het verdriet van België*) a paru en 1983. La traduction française, signée Alain van Crugten, a paru aux éditions Julliard de Paris en 1985 (voir *Septentrion*, XXXVII, n° 2, 2008, pp. 3-8).
- 3 Une traduction en français a été publiée assez vite après la sortie de ce livre. Elle allait être suivie de plusieurs autres.
- 4 Voir *Septentrion*, XLV, n° 3, 2016, pp. 17-23.
- 5 Voir *Septentrion*, XXVII, n° 4, 1998, pp. 3-9.